La psychanalyse à l'épreuve de l'« indécents »

The Psychoanalysis with Test of Indecent

Éric Bidaud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9280>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9280

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 165-175

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Éric Bidaud, « La psychanalyse à l'épreuve de l'« indécents » », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9280> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9280

ÉRIC BIDAUD

Unité transversale de recherche psychogénèse et psychopathologie

Université Paris 13

F-93430

eric.r.bidaud@wanadoo.fr

LA PSYCHANALYSE À L'ÉPREUVE DE L'« INDÉCENT »

Résumé. — Dans sa définition du champ du « sexuel », Sigmund Freud tenait compte dans un même ensemble de l'opposition des sexes, de la jouissance sexuelle, de la fonction de la procréation et du « caractère indécent d'une série d'actes et d'objets qui doivent rester cachés ». Ce rapport à l'« indécent » s'exprime dans le plaisir du voir et de l'être vu, mais aussi du dire et de l'être entendu, et participe du registre du sexuel infantile qui pourra trouver, à l'âge adulte, de multiples voies d'expression. Nous conviendrons que la psychanalyse « contemporaine » s'est peu intéressée à cet aspect de l'« indécent » : au champ du pornographique (étymologiquement des écritures prostitutionnelles) et moins encore au « porno », ces néo-espaces de l'expression pulsionnelle du voir et de l'entendre. Le discours psychanalytique soit a encouragé une approche péjorative et normative, soit s'est centré sur la question du lien addictif à la pornographie, donc à une certaine psychopathologie du regard. Nous montrons les prémisses d'une autre voie de recherche à partir de l'hypothèse selon laquelle le « porno », cet objet ordinaire de l'espace internet, participe du passage adolescent en lien avec l'irruption du « sexuel pubertaire ». Nous dirons que la sexualité qui s'invente et doit s'inventer chez le jeune adulte, et bien au-delà, doit prendre masque dans les sens qu'il convient de donner à ce mot : parure et parade, jeu du vrai et du faux... Ainsi est-ce sur la scène masquée, théâtralisée du « porno » que s'improvisent les mouvements de la sexualité qui, en quelque sorte, se socialisent.

Mots clés. — Psychanalyse, pornographie, adolescence, obscène, visage.

Dans sa définition du champ du « sexuel », Sigmund Freud (1915-1917 : 314) tenait compte dans un même ensemble de l'opposition des sexes, de la jouissance sexuelle, de la fonction de la procréation et du « caractère indécemment d'une série d'actes et d'objets qui doivent rester cachés ». Ce rapport à l'« indécemment » (ou l'« inconvenant » selon la dernière traduction) s'exprime dans le plaisir du voir et de l'être vu, mais aussi du dire et de l'être entendu, et participe du registre du sexuel infantile qui pourra trouver, à l'âge adulte, de multiples voies d'expression, contribuant même à l'évolution de l'objet sexuel vers la beauté. L'évolution de l'objet sexuel vers la beauté est liée à la dissimulation progressive de cette partie du corps (les organes génitaux) qui soutient la curiosité sexuelle, en reliant donc la beauté, premièrement, à la notion de voilement et, secondairement, à celle de détournement en l'orientant du côté de l'art. Le beau naîtrait de l'instant où il est possible de détacher l'intérêt exclusif à l'endroit des parties génitales pour le déplacer vers « certains signes sexuels secondaires ». Ainsi le beau participe-t-il d'un mouvement de voilement de ce qui est l'objet premier de l'excitation sexuelle, lequel est donc chassé du registre du beau. Sigmund Freud écrit (1905a : 67) : « Il me paraît incontestable que le concept du "beau" a ses racines dans le terrain de l'excitation sexuelle et qu'il désigne à l'origine ce qui est sexuellement stimulant. Ceci est en relation avec le fait que nous ne pouvons jamais proprement trouver "belles" les parties génitales elles-mêmes, dont la vue provoque l'excitation sexuelle la plus intense ». Aussi pourrions-nous avancer que la « laideur » des organes génitaux est non pas le négatif de la beauté, mais, en tant qu'origine oubliée (rejetée) de celle-ci, sa vérité. Derrière la beauté, se dissimule l'indécemment, étymologiquement ce qui n'est pas présentable, la face honteuse du sexuel infantile.

Le plaisir de regarder et de montrer (associé à la composante cruelle de la pulsion sexuelle) s'affirme tout au long de la petite enfance en tant que tendance autonome :

« Les petits enfants dont l'attention est attirée un jour sur leurs propres parties génitales – le plus souvent par le biais de la masturbation – ont coutume de franchir le pas suivant sans intervention extérieure et de développer un vif intérêt pour les parties génitales de leur compagnon de jeu. Comme l'occasion de satisfaire ce genre de curiosité ne se présente la plupart du temps qu'au moment de la satisfaction des deux besoins excrémentiels, ces enfants deviennent des voyeurs, d'ardents spectateurs de l'évacuation d'urine ou de matières fécales des autres » (*ibid.* : 120).

Avec l'entrée en jeu du refoulement, ce plaisir subira un recul, mais subsistera dans les jeux ordinaires de l'érotisme dit préliminaire de la sexualité adulte en tant que « curiosité » dirigée vers les parties génitales de l'objet convoité. En ce sens, la perversion infantile donne sa direction à l'expression de la sexualité dans ses voies les plus communes, c'est pourquoi les sexualités ne peuvent être dites normales que pour autant qu'elles sont empreintes d'un infantilisme pervers commun à tous : « Aucun bien-portant ne laisse probablement de joindre au but sexuel normal un supplément quelconque, qu'on peut qualifier de pervers, et ce trait général suffit en lui-même à dénoncer l'absurdité d'un emploi réprobateur du terme de perversion » (*ibid.* : 73).

Par le plaisir scopique, s'éveille l'ordinaire de l'excitation libidinale sur le mode du regard actif dirigé sur l'objet, mais aussi sur le mode passif, le possible de « l'exhib », le « show de l'indécent ». Comme métaphore du sexuel, le dieu Priape a tous les attributs de l'obscène antique et de l'indécence rieuse. Il est représenté par un corps d'enfant affublé d'un membre viril disproportionné toujours exhibé. Il est la sexualité en excès, transgressant les valeurs de la bienséance, de la retenue et de la pudeur : « À force de montrer ce qui doit être voilé, d'exhiber sans arrêt ce qu'il faut camoufler, Priape incarne cette laideur caractéristique de l'inconvenance. Son comportement trop visible est alors taxé de *turpis*. Ce terme fait partie du lexique latin de la laideur morale et physique, souvent révélée par la vue, qui exprime également l'indécence, l'obscénité, ce qui est sans charme et cause la répulsion » (Olender, 1986 : 384).

Par sa nature « offensante », il est la visibilité du refoulé de la sexualité infantile. Ce dieu indécant est la figure effrayante et honteuse du champ obligé du fantasme et, en ce sens, ne cesse d'appeler le regard, d'entraîner vers les lieux fascinants de sa séduction dérangement. C'est sous cet aspect du « dérangement » qu'émerge la possibilité du rire et de la dérision que suscitent l'obscénité et l'impudeur¹.

Les pudeurs de la psychanalyse contemporaine

La psychanalyse, qui s'est peu intéressée à la question, a montré une position que nous qualifierons d'embarrassée par rapport à la « scène pornographique ». Plus occupée à « démontrer » les dangers de l'extension du « porno » sur la scène libre du web, la psychanalyse a souvent fait le choix (et pris le risque) d'une position normative ou péjorative, ou encore s'est centrée sur la question du lien addictif à la pornographie, donc d'une certaine psychopathologie du regard en insistant sur une scène « désaffectée » coupée de la fonction élaborative du fantasme (Estellon, 2014). Avec finesse, Patrick Lacoste (1998 : 653) écrit : « La réflexion psychanalytique n'a peut-être pas encore pris la mesure de ses propres théorisations de l'image, de l'imaginaire et de la fonction du regard, comme si "l'image" la portait à des excursions toujours trop lointaines ».

Dans le phénomène « porno », Gérard Bonnet (2003 : 16) voit l'émergence « d'un iceberg obscène, qui veut que les adultes aujourd'hui agressent les personnes les plus sensibles en leur infligeant la vision de leur sexualité génitale de la façon la plus triviale et la plus directe possible. L'impact des images pornographiques sur les plus jeunes n'est pas un effet secondaire, c'est le but inconsciemment recherché ». Ainsi, avant d'être un phénomène de voyeurisme de masse, la pornographie s'affirmerait-elle dans sa dimension d'emprise comme un exhibitionnisme pervers, une « pédophilie à l'échelle planétaire » des adultes soutiens de cette industrie. « Tous ceux qui

¹ Il est à souligner que S. Freud (1905b : 372) ne fait que passer sur ce rapport entre le rire et l'obscène qu'il intuitionne dans son étude sur le mot d'esprit, laissant en suspens cette ligne de recherche : « Il conviendrait aussi de réserver une place plus importante à l'étude du comique, du sexuel et de l'obscène ».

élaborent ces images, qui les diffusent ou qui les laissent diffuser le font pour assouvir une jouissance perverse d'une très forte intensité » (*ibid.* : 15). On reconnaîtra que, sous couvert de la doctrine, l'examen de Gérard Bonnet se déplace d'une position clinique (qui est la sienne) à une position politico-morale où le sujet est la victime *a priori* d'une entreprise de « perversion » des masses. Si l'effet pathogène des images pornographiques sur le psychisme d'un jeune sujet peut être une hypothèse, celle-ci ne peut suffire à rendre compte des complexités du lien sujet/image en ne considérant que la violence manifeste de sa source. Si la psychanalyse n'est pas en soi compétente pour déterminer les critères de la beauté (ou du convenable), elle ne l'est pas davantage pour se prononcer sur ceux de la « laideur » (ou de l'inconvenant). Certes peut-elle modestement énoncer des hypothèses sur les sources inconscientes de leurs possibilités.

Gérard Bonnet reconnaît que « l'exhibition du sexe n'est pas un mal en soi, elle est même nécessaire : c'est un passage vers la découverte de sa beauté intrinsèque et de toute forme de beauté quelle qu'elle soit, et l'obscénité déplaisante de la plupart des représentations actuelles constitue à n'en pas douter un obstacle sur le chemin de cette découverte » (*ibid.* : 17). C'est la question de cet « obstacle » qui doit être posée et non pas supposée résolue². Entrevu par la psychanalyse comme sublimation de la pulsion sexuelle, ce fameux chemin vers la beauté ou les produits socialement valorisés reste un espace théorique de questionnement.

Nous remarquerons que l'hypothèse d'une perversion du social contenue dans la position de Gérard Bonnet oriente un certain courant de la psychanalyse contemporaine (Melman, 2002 ; Lebrun, 2007) qui repère un « nouveau sujet » en mal de la limite œdipienne freudienne. Un nouvel espace social rendrait possible le développement de ce qui est nommé une « perversion ordinaire » : « Une des caractéristiques de la "perversion ordinaire" consiste à considérer un déplacement sur la scène du social de la sexualité polymorphe, précœdipienne, de l'enfant. Les auteurs insistent sur le fait que les modes de jouir aujourd'hui, reflétés, organisés et instrumentalisés par le discours du capitaliste, semblent correspondre à cette organisation pulsionnelle polymorphe qui trouverait un semblant de satisfaction dans la multiplication à l'infini des objets de consommation » (Koren, 2013 : 59). Ainsi le « discours social considéré comme pervers » organiserait-il une nouvelle structure du sujet. Pour Serge Tisseron (2002 : 116),

« ce qui est menacé chez le spectateur (du porno), c'est la possibilité même d'installer le refoulement qui est la condition de la culture. L'obscène peut apparaître dès lors comme une énorme machine à détruire les fondements culturels... Dans les films pornographiques, il n'y a rien de métaphorique. Tout est absolument dé-métaphorisé... L'individu se structure en effet lorsqu'il s'engage dans la métaphore. L'obscène, c'est ce qui menace la capacité de mettre en métaphore ».

² En contrepoint, il y aurait ici à s'interroger sur la présence (et même la sur-présence) de l'obscène dans l'art contemporain. Ce qui participe de l'intime le plus intérieur est offert de l'extérieur le plus ouvert. Ce qui est censé ne pas apparaître surgit au cœur du paraître. Voir V. d'Auzac de Lamartine (2002).

Nous pouvons tenir pour défendable cette idée de dé-métaphorisation à l'œuvre dans le porno. Cependant, l'hypothèse d'une extension (et même d'une contagion) au-delà de la scène regardée du jeu porno est plus douteuse. Serge Tisseron supposerait « une machine de guerre », donc une intention sous-jacente à la production de l'obscène, un complot à l'endroit de la métaphore : « C'est cela qui est la catastrophe absolue pour chacun. C'est cela qui casse les possibilités de penser ». Rien de moins. Nous souhaiterions soutenir plus avant l'idée que si le porno engage dans une certaine mesure un processus dé-métaphorisant, c'est davantage en termes de « suspens » de la métaphore, ce qui signifie autre chose qu'une « casse » de la pensée ou d'une attaque de la barrière du refoulement. C'est précisément de ce « suspens » que peut dépendre le travail de sexualisation du passage adolescent.

Les travaux de Serge Tisseron (2013, 2009) sur les rapports du jeune sujet à l'effet d'images, en particulier au regard de la violence, occupe aujourd'hui, à distance de la *praxis* analytique, un terrain éducatif et prophylactique où se croisent souci de prévention et orientations des conduites.

Le sexe « risible » de la jouissance

Au-delà de l'obscène qui est dans le « porno » un point de fuite, ce qui caractérise cette scène est le grotesque : le plus de vrai, le rajout de formes, de cris et de postures. Si l'on en revient aux prémisses du terme, *grotesques* se dit des arabesques trouvées dans les édifices anciens ensevelis pour désigner leur côté fantasque. Il s'agit de « figures qui font rire, qui outrent la nature » (*Littre*). Par exemple, l'art grotesque des jardins rajoute de la nature à la nature : du rocher, de la végétation, du signe au signe.

En ce sens, le sexe d'une femme montré sur la scène ordinaire d'un film pornographique est un sexe grotesque en tant qu'il est maquillé, fabriqué, dénaturalisé à force de surnaturalité ; c'est un sexe visage. La pornographie « visagéfie »³ le sexe et lui ôte sa charge d'obscénité. Le sexe pourrait-il être cette partie cachée restituée sans retouche, regardée en sa pleine nature ? Non. Dans la modernité de la pornographie, il doit être une partie du corps qu'on retouche comme un visage. « Visagéfier » l'objet participe de sa pacification. Ce réel qui ne parvient pas à faire visage correspond précisément à l'obscène : réel innommable de la chair que la rhétorique du film pornographique ne cesse de recouvrir. Le sexe doit devenir risible, ridicule, pas sérieux pour qu'on puisse en jouir. Il faut qu'il se masque, qu'il se fasse grimace, que la chose soit parade et passade. Dans sa représentation, le sexe ne peut viser que la comédie, la pantomime. Le grotesque est sa manière de se tenir sur la pente de l'angoisse.

³ Les termes « visagéfier » et « visagéfication » sont empruntés au développement de G. Deleuze (1980) sur le visage.

Le « porno » est ce qui insiste dans son indigente répétition (mais tout est là) à fabriquer du « visage » dans l'Autre, c'est-à-dire à parer cette horreur qui fait à l'adolescence retour dans l'irruption du sexuel pubertaire. Nous dirons que la sexualité qui s'invente et doit s'inventer chez le jeune adulte et, bien au-delà, doit prendre masque dans les sens qu'il convient de donner à ce mot : parure, trompe l'œil, jeux du vrai et du faux... Ainsi est-ce sur une scène masquée, « visagéifiée », que s'improvisent les mouvements de la sexualité qui, en quelque sorte, se socialisent.

La formation de la scène pornographique tient à cette opération théâtrale de « parade phallique », de monstration et de défi, parade en son double sens d'exhibition pompeuse et d'évitement d'une attaque (une idée déjà esquissée par Sigmund Freud en 1922 dans un petit article sur Méduse). Le débordement de cette scène sur l'espace public doit être interprété comme une mesure défensive, apotropaïque, dressée au devant d'une horreur débordante : l'effroi de la castration. De cette opération « mythique », nous avons bien sûr à comprendre la version moderne sous l'angle de cet effroi que ne contiendrait plus le sujet sans ce plus d'obscène dont il fait une fonction de contenance. En ce sens, la pornographie détient moins de valeur subversive qu'un caractère de normalisation ou de « redressement » du sujet dans son rapport à la scène sociale. Aussi, plus la fonction pornographique est accentuée, moins elle dérange en tant que telle la norme sociale. Est-elle simplement évaluée comme excès, anomalie passagère ou fléchissement moral de la société ? Dans tous les cas, elle est très normalement digérée (Bidaud, 2005).

Visage du sexe et sexe du visage

Cette relation du sexe montré au visage caché, cette communication même du voilé/dévoilé, apparaît dans les premières photographies obscènes, contemporaines de l'apparition de la photographie. Ainsi Auguste Belloc (1800-1867), photographe professionnel par ailleurs honorablement connu pour ses portraits académiques, met-il en scène, dans ses photographies licencieuses, le sexe dénudé d'une femme seule, se couvrant le visage d'un bras – laissant parfois apparaître l'éclat d'un œil –, allongée sur un lit encadré d'un flot de jupons : « Le cerne comme l'auréole de linges qui encadre le sexe, fait de la chair circonscrire un temple et un piège pour le regard. Les yeux ne se détachent plus de l'image qui les a capturés, c'est le cercle de la fascination. C'est la face de l'antique Baubô qui retrouve sa tunique au dessus de ses hanches, découvrant à Déméter un ventre facialisé, un visage pubien. Le sexe comme la bouche est un organe d'appel » (Comar, 2001 : 21).

Le champ fascinant de Méduse réfère à la facialité opposée à l'humanité du visage. Dans ce face à face de la frontalité, se joue une jouissance de mort, horreur d'une altérité radicale, et la question du féminin assimilé à l'abîme, le radicalement autre, se pose dans la facialité de l'autre. Méduse est un obscène qui porte le malheur, le mauvais œil, un œil hors visage. *A contrario*, l'obscène de Baubô sollicite un regard qui rejoint un visage, un visage-sexe. La mise en jeu de l'obscène en sa portée terrifiante

ou libératrice participe de la construction/déconstruction du visage. De Méduse à Baubô, se mène une lutte d'obscénité d'où procède le sujet. Contre le cri, la parole, contre la face grimaçante de Méduse, le visage rieur de Baubô.

Le visage dont on pourra louer les attraits et reconnaître la beauté n'est pas sans conserver la trace inconsciente de sa connivence avec l'organe sexuel dissimulé au regard. La correspondance imaginaire et fantasmatique entre sexe et visage est attestée par la psychanalyse qui repère dans l'inconscient le déplacement entre des pôles opposés : le bas et le haut, le pur et l'impur, le beau et le laid. Visage du sexe et sexe du visage montrent un axe de correspondance que l'on retrouve dans les représentations collectives ou individuelles « par l'utilisation d'équivalences symboliques, d'analogies imaginaires et fantasmatiques, de différentes correspondances substitutives entre sexe et visage » (Desprats-Péquignot, 2005 : 115). Françoise Dolto (1984) a souligné la relation du sexe au visage en montrant l'importance et la survivance des mimes, masques, déguisement et autres grimaces, qui seraient des moyens de négocier, en les camouflant, les sentiments d'impuissance ou de honte que l'enfant éprouve à ressentir des pulsions qui pourraient lui faire perdre la face, ou dénier la valeur de son sexe génital.

Considérer la construction du visage comme un processus qui s'origine dans les tout premiers liens de la mère à l'enfant permet de penser ce que nous pouvons nommer sa remise au travail dans l'après-coup du stade du miroir que constitue le passage adolescent. Nous avons à penser l'enjeu que représente la problématique du visage dans les réaménagements de l'image du corps adolescent. Aussi toute une problématique du voilement situera-t-elle l'adolescent vers ce que nous pouvons nommer sa « revisagéification » (Bidaud, Ouvry, 2007)⁴ nécessaire comme réponse à son questionnement dans le champ de l'échange des regards. Le voilement de l'adolescent, ou processus esthétique de recouvrement, inclut aussi bien l'importance que celui-ci accorde au vêtement, comme parure ou parade, que le souci de l'esthétique du corps, de l'art de la coiffure au maquillage, en allant jusqu'à l'inscription et l'ornementation sur le corps propre : tatouage et *piercing*. La mode et le style de l'adolescent jouent sur un partage entre le bon et le mauvais goût, l'ordre et le désordre, le beau et le laid. Ils courent au devant du regard pour le capter, le provoquer, le questionner et l'apaiser à travers la codification, la ritualisation et l'uniformisation des modalités d'habillement des adolescents. C'est enfin le corps tout entier dans son rapport à l'espace qui fait jeu du geste et du mouvement à inventer : la danse, la démarche, le rythme, qui traduisent la chorégraphie du corps en quête d'une nouvelle visibilité dans le champ de l'Autre.

Ce que nous entendons par la notion de « visagéification » du sujet désigne ce jeu de découverture-recouvrement du corps propre comme nécessaire médiation dans la rencontre des regards. En effet, l'adolescence engage une rencontre et une invention de l'Autre de l'autre sexe comme altérité vraie, sujet

⁴ Je me permets de renvoyer à notre article « Adolescence, vêtement et visagéification » (Badaud, Ouvry (2007).

et objet du désir, rencontre que nous spécifions comme celle des regards. Aussi, par invention de ce dernier, indiquons-nous ce par quoi l'Autre est regardé et en même temps reconstruit. Ainsi est-il trouvé-retrouvé, ce par quoi s'opère la « revisagification » de son corps, c'est-à-dire son voilement.

L'idée que nous défendons est que la pornographie est une des voies adolescentes par laquelle s'engage le processus de « re-visagification », de sorte que nous nous mettons en réserve de tout jugement définitif sur le plan moral qui viendrait à penser le champ du pornographique comme participant nécessairement d'une « dégradation » du sujet et de l'Autre.

Cette idée de construction du visage à l'adolescence peut être comprise comme cet espace où se joue et s'assume la revisite du stade du miroir, en particulier du côté du regard et de son appropriation, permettant de mettre en place les nouveaux montages entre le sujet et l'objet pour construire une relation génitalisée à l'autre sexe. Par le voilement, dans le sens que nous avons donné à ce terme, le corps prend visage, il s'envisage dans son rapport à l'Autre, il se construit comme regardable et s'invente comme désirable. Cette partie du corps, que tel sujet regarde comme détestable et honteux, deviendra dans la construction esthétique du voilement paradoxalement un lieu désigné au regard de l'autre. Il fera appel et deviendra un enjeu de la relation sexuée ; ainsi le terrain même de la honte du corps deviendra-t-il un enjeu d'érotisation, une voie nouvelle d'invocation de l'Autre, une scène de séduction.

Jeu et enjeu de la séduction du « porno »

Confinée dans un espace confidentiel d'initiés (la littérature érotique jusqu'aux clichés « obscènes » du début de la photographie), l'offre érotique d'avant la toute-présence de l'image se dissimulait et cherchait les interstices de la censure pour apparaître. L'« amateur » était l'acteur d'un jeu de pistes qui ne rentrait pas pour une moindre part dans la saveur de son programme érotique. À présent, l'offre érotique s'expose sur un marché sans secret et est devenue triviale. Le « regardeur » de ce marché se promène dans les arcanes de la multiplicité des sites mais demeure acteur d'une décision qui définit encore son intimité. Si le « regardeur » n'est plus un initié, il est un « badaud » qui s'éprouve dans un espace que nous nommons de séduction. En cela nous disons que la séduction est loin d'être un pur attrait émanant de l'autre, mais surtout un temps d'élaboration de la sexualité pubertaire. La séduction est ce par quoi est problématisée la rencontre du sujet et du sexuel issu de l'autre. Ainsi la séduction est-elle un espace à inventer par l'adolescent : l'espace du fantasme où se jouent les scènes imaginaires répétées de la rencontre des sexes. La séduction comme espace signifie qu'elle est un lieu d'« événements des corps », lieu de la reconstruction de la fenêtre du fantasme qui rend possible le positionnement psychique/sexué. Mais précisons : ce qui caractérise la « scène porno » est une certaine mise en vacance de l'espace de séduction ou plus distinctement sa suspension dans une accumulation

des signes qui le fige, le cadre, mais c'est en ce sens qu'elle acquiert sa fonction ambiguë d'être un pôle défensif qui participe d'une certaine neutralisation du sexe et dans le même temps de son cadrage.

Conclusion

Nous voudrions considérer une chose étrange, le fait que la masturbation qui est un des effets, sinon recherché, *a minima* obtenu au devant de la scène « porno », n'est plus un sujet, c'est-à-dire n'est plus matière à discours. Si, tout au long du XIX^e siècle, la masturbation fut la hantise des « pères », ce pourquoi le corps adolescent était traqué et surveillé (Foucault, 1999), il est remarquable qu'aujourd'hui la masturbation comme effet de la pornographie n'est pas en tant que tel désignée, nommée et par conséquent pensée. La pornographie « condamnée », celle qu'aujourd'hui l'adulte récuse comme cette « chose » qui n'est pas restée à sa place, dans l'ombre et le secret de l'intimité de l'adulte, la « chose » qui déborde à la lumière de l'ado, serait l'expression hypocrite du désarroi des pères devant ce qui pointe une vérité invouable. La pornographie de l'ado qui fait crise serait la vérité insupportable des parents, vérité sous laquelle sommeille un non-dit : le rapport du jeune mais aussi de tout sujet à la masturbation.

À cette inquiétude à présent dépassée autour de la masturbation se substitue un souci d'un nouveau genre : le rapport du jeune à l'image sur la scène du web. Il s'agit de mesurer les potentialités traumatiques, les valeurs de toxicité de l'image et de « calculer » les possibilités de son usage, les seuils admissibles de son exposition. Des « experts-psy » sont requis pour donner leurs recommandations sur l'usage des technologies en fonction des âges. Hélène Romano (2014 : 33) fait valoir que, en 2013, l'Académie des sciences a publié un communiqué intitulé *Les enfants et les écrans* où Serge Tisseron, Olivier Houdé et Pierre Léna proposent un code d'usage des technologies numériques : « Ils insistent surtout sur l'importance d'éduquer aux images pour limiter les risques pathologiques des écrans (pratiques excessives). Autrement dit, il s'agit très tôt de leur apprendre à avoir un regard critique face à ce qu'ils voient et à comprendre que ces images ne sont pas LA réalité... ». Sans surprise, la pornographie est définie selon le codage habituel, comme « sexualité sans affect, sans émotion, sans séduction, sans sentiment et sans respect de l'autre », et « les jeunes qui visionnent ces images n'ont aucun repère éducatif quant à la sexualité et quant aux écrans, et le risque est grand qu'ils perçoivent ces images comme la norme et qu'ils tentent de les reproduire » (*ibid.* : 34).

Ainsi le débat est-il ouvert et en ouvre-t-il un autre. N'y-a-t-il pas quelque chose de suspect (c'est-à-dire qui interroge analytiquement toute position auto-proclamée de faire le bien d'autrui) à œuvrer au bien de l'Autre, non pas à se représenter ce qui serait sa souffrance, sa gêne, mais à se mettre en lieu et place de ce qui serait appel de cet Autre ?

Donald W. Winnicott considèrerait l'adolescence comme « un état pathologique normal », reprenant une formulation que Sigmund Freud appliquait à l'état amoureux ou au rêve. Ainsi serait-il anormal d'y échapper, de même que la société devrait bien se garder de prétendre y porter remède. La société, avançait-il, n'est pas assez *sane*, c'est-à-dire pas assez sensée, insuffisamment dépassée dans sa propre crise pour répondre à celle de l'Autre.

Références

- Bidaud É., 2005, « L'adolescent et la "scène pornographique" », *Adolescence*, 23, vol. 1, pp. 89-98.
- Bidaud E., Ouvry O., 2007, « Adolescence, vêtement et visagification », *Adolescence* 25, vol. 3, pp. 645-656.
- Bonnet G., 2003, *Défi à la pudeur. Quand la pornographie devient l'initiation sexuelle des jeunes*, Paris, A. Michel.
- Comar P., 2001, « Sous le manteau du photographe », pp. 20-32, in : Aubenas S., Comar P., dirs, *Obscénités*, Paris, A. Michel/Bibliothèque nationale de France.
- Deleuze G., Guattari F. (collab.), 1995, *Mille plateaux*, Paris, Éd. de Minuit.
- Desprat-Péquignot C., 2005, « Correspondances sexe/visage et sang génital », *Champ psychosomatique*, 40, pp. 115-133.
- Dolto F., 1984, *L'image inconsciente du corps*, Paris, Éd. Le Seuil.
- D'Auzac de Lamartine V., 2002, « L'obscénité : une force d'émergence dans l'art contemporain », *La Voix du regard*, 15, pp. 163-169.
- Estellon V. 2014, *Les sex-addicts*, Paris, Presses universitaires de France.
- Foucault M., 1999, *Les anormaux*, Paris, Gallimard/Éd. Le Seuil.
- Freud S., 1905a, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, trad. de l'allemand par P. Koeppel, Paris, Gallimard, 1987.
- 1905b, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, trad. de l'allemand par M. Bonaparte et M. Nathan, Paris, Gallimard, 1978.
- 1915-1917, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, o.c. xiv, trad. de l'allemand par J. Altounian et al., Paris, Presses universitaires de France, 2000.
- 1922, « La tête de Méduse », pp. 49-50, in : Freud S., *Résultats, idées, problèmes*, t. II, trad. de l'allemand par J. Laplanche, Paris, Presses universitaires de France, 1985.
- Koren D., 2013, « Destins du père », pp. 45-69, in : Basualdo C., Braunstein N., Fuks B., dirs, *Totem et tabou. Cent ans après*, Lormont, Éd. Le Bord de l'eau.
- Lacoste P., 1998, « Psychanalyse et cinéma », pp. 643-654, in : Kaufmann P., dir., *L'apport freudien. Éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, Paris, Larousse.
- Lebrun J.-P., 2007, *La perversion ordinaire*, Paris, Denoël.
- Melman C., 2002, *L'homme sans gravité. Jouir à tout prix*, Paris, Denoël.

Olender M., 1986, « Priape le mal taillé », pp. 373-388, in : Malamoud C., Vernant J.-P., dirs, *Corps des dieux*, Paris, Gallimard.

Romano H., 2014, *École, sexe & vidéo*, Paris, Dunod.

Tisseron S., 2002, « L'obscène est une machine de guerre contre la métaphore », *La Voix du regard*, 15, pp. 113-124.

— (avec Stiegler B.), 2009, *Faut-il interdire les écrans aux enfants ?*, Paris, Éd. Mordicus.

— 2013, *Rêver, fantasmer, virtualiser, du virtuel psychique au virtuel numérique*, Paris, Dunod.